

1.

Prologue

Ce que nous allons exposer dans les pages qui suivent, ce n'est pas une simple histoire semblable à celles qu'il nous a plu de raconter dans les présents volumes, mais bien moins encore : c'est seulement la situation d'une famille, telle qu'elle a résulté de plusieurs causes inconnues de nous et surtout de la très profonde et radicale différence de nature entre deux sœurs, les seuls enfants de cette famille. Même si nous ne pouvons satisfaire ceux qui aiment à lire une abondance de faits empruntés à la réalité, nous n'en croyons pas moins que plus d'un explorateur de l'âme humaine, arrivé au terme de ces pages, ne les quittera pas sans en avoir été quelque peu touché. Nous avons quant à nous éprouvé un sentiment d'une douceur presque triste lorsque, jadis, un ami nous raconta la chose telle quelle, avec ses lacunes et sans du tout chercher à l'enjoliver. Elle nous toucha d'autant plus que cet ami avait reçu lui-même dans sa jeunesse une formation peu propre à développer l'en-

semble des facultés de son esprit, ce dont il eut fort à pâtir par la suite, lorsqu'il dut subir en outre mainte souffrance imméritée et mainte déception, et qu'il garda aussi de son contact avec cette famille une humeur assombrie, dont la force et l'enjouement qu'il sut donner par la suite à son esprit lui auront sans doute permis de venir à bout. Nous relatons les faits dans les termes mêmes de notre ami, bien que, reprenant simplement son récit, nous ne puissions restituer la fraîcheur spontanée qui lui était propre, telle qu'elle lui fit vivre la chose, et bien que nous soyons tout à fait incapable de mettre dans un récit autant de vie que lui, qui partage au demeurant avec beaucoup d'êtres fort bien doués l'étrange maladie de ne jamais rien vouloir coucher par écrit.

Ayant posé ces préliminaires, nous en venons aux faits

2. Une amitié née en voyage

Je voyageais un jour en diligence avec plusieurs personnes. À l'intérieur de la voiture, un père avec ses deux filles — je n'en suis pas vraiment sûr, mais c'est ce que j'ai supposé. L'aînée des fillettes, âgée d'environ treize à quatorze ans, attira par son attitude sérieuse et sage notre attention et nos louanges. La cadette, bien plus jeune, regardait le monde avec les yeux de la petite enfance dont elle était à peine sortie. Outre ces

trois personnes il y avait là encore une femme, dont j'ai pensé qu'elle les accompagnait en tant qu'ancienne nourrice ou pour quelque autre raison de ce genre, bien qu'elle pût tout autant n'avoir aucun rapport avec elles ; contrairement à l'habitude des femmes de cette sorte, en effet, elle se manifestait très peu, ne bougeait guère et ne prononçait souvent pas une seule parole entre deux relais. Dans le petit compartiment à l'arrière de la voiture, j'étais assis avec un homme d'un certain âge, qu'en raison de sa mine très pâle et de ses vêtements noirs nous appelâmes par plaisanterie Paganini. Ce sobriquet lui tira un sourire mélancolique, avec ces mots : « Qui sait, si j'étais réellement Paganini, ce serait pour moi peut-être un très grand malheur ! » Sous l'auvent de la voiture, à côté du postillon, était assis un étudiant duquel je n'ai rien à dire, sauf qu'il fumait sans arrêt une pipe, fourneau en porcelaine de Meissen, long tuyau et embout mobile.

Ce voyage ne présentait aucun signe particulier — rien d'heureux et rien de fâcheux —, le temps n'était ni très mauvais ni très beau, la conversation ni spécialement ennuyeuse ni d'un intérêt exceptionnel. À peine nous étions-nous un peu habitués les uns aux autres et la situation s'était-elle un peu animée, que nous avions atteint notre destination, et nous nous séparâmes.

J'aurais oublié tout cela depuis bien longtemps si le hasard n'y eût ajouté une suite, ainsi qu'il advient souvent dans le cas de choses qui n'ont pas le moindre rapport entre elles. En telle occurrence on se sent tenté de rechercher sous la confusion une sorte de rationalité, et si l'on aboutit en effet à quelque résultat, nous le mettons sur le compte de la Providence — à raison ou bien à tort, je n'en sais rien. Toujours est-il qu'il en

fut ainsi. Lorsqu'un jour, je ne sais plus au bout de combien de temps, je me retrouvai à Vienne, à l'auberge de La Trinité, où j'ai accoutumé de toujours prendre mes quartiers en pareil cas, comme je descendais vers la cour par l'escalier en colimaçon situé derrière la maison — escalier qu'assurément connaît tout voyageur qui a séjourné dans cette auberge, car il est si étroit que deux personnes ne peuvent guère éviter de s'y rencontrer — je m'y trouvai face à face avec notre faux Paganini qui montrait, en chair et en os. Je le reconnus aussitôt, ce que me permit avant tout le fait qu'il portait, je crois, le même habit noir que jadis dans la diligence. Je m'adressai à lui pour le saluer, sur quoi il me reconnut lui aussi, et nous échangeâmes l'expression de la joie réciproque que nous causait cette rencontre inattendue. Suivirent les questions qu'il est d'usage de se poser entre voyageurs : comment allions-nous, depuis combien de temps étions-nous déjà là, combien de temps pensions-nous y demeurer encore. Il apparut alors que non seulement nous occupions déjà depuis trois jours des chambres voisines, mais aussi que nous allions sans doute y rester encore fort longtemps. Il devait en effet, pour sa part, activer un procès, une affaire qui exigeait un grand nombre de démarches et de visites ; quant à moi, j'étais à Vienne pour faire avancer une requête et, en fait de visites et de démarches, j'en avais assurément devant moi tout autant que lui. Ayant échangé ces informations, nous nous dîmes l'espoir et l'assurance de nous revoir assez souvent, et pour ne pas nous en tenir à cette simple formule nous convînmes d'une heure pour prendre ensemble nos repas à la table de notre auberge, chaque fois que nous en aurions l'un et l'autre le loisir ; il nous apparut en outre qu'étant aussi proches dans l'espace, nous pourrions parfois avoir d'autres rencontres encore.

À la suite de cette promesse nous nous retrouvâmes en effet à la table d'hôte ; chacun se plut en la compagnie de l'autre et se présenta volontiers à l'heure dite, quand aucune contrainte ne l'en empêchait. Il arriva même aussi, pour finir, que par certains soirs un peu pluvieux ou hantés de quelque souci, l'un de nous deux frappât à la porte du voisin, entrât s'il était là, et nous passions alors un petit moment à bavarder, oubliant souvent ainsi une contrariété que nous avions pu exposer et commenter tout notre soûl. Parfois il nous arrivait également de chercher quelque récréation en un lieu où ni l'un ni l'autre ne se serait rendu s'il n'y eût été incité.

Ainsi passâmes-nous ensemble trois semaines ; le comique de la chose, c'est que nous étions toujours l'un et l'autre en habit noir, tout naturellement, parce que chacun devait sans cesse faire sa cour, lui à des hommes de loi, moi à des protecteurs. Un jour que je rentrais pour dîner tout de noir vêtu, comme à l'accoutumée, il me baptisa donc Paganini numéro trois. Ce fut la seule plaisanterie que j'entendis jamais de la bouche de cet homme qui d'ordinaire était plutôt mélancolique.

Vint un soir où nous avions une fois de plus un temps détestable. Ce n'était même pas une de ces bonnes grosses pluies dont le bruit torrentiel finit par avoir malgré tout quelque chose de joyeux ; c'était ce genre de temps qui me paraît entre tous exécration : un brouillard épais, immobile, qui colle aux fenêtres comme un papier buvard ; qui, dans le ciel, dévore le soleil, la lune et le sommet de toutes les tours, de toutes les maisons, et fait qu'au niveau du sol toutes choses dégouttent d'une eau sale. Pour combler la mesure, c'était un dimanche, un jour où nous n'avions l'un et l'autre rien à faire. Nous

étions là, grignotant sans appétit et feuilletant les journaux. Il me vint alors une idée, et je l'exposai à mon voisin : il s'agissait d'aller à l'un quelconque des théâtres de la ville, sans savoir lequel avant de nous trouver dans la salle et sans savoir quelle pièce y serait représentée ; aucun de nous deux n'avait en effet regardé les prospectus déposés d'ordinaire sur une petite table dans la salle à manger. La chose lui convint et je me mis aussitôt à l'ouvrage. Je fis appeler un domestique, déchirai une feuille blanche en cinq morceaux, écrivis sur chacun le nom de l'un des cinq théâtres de Vienne, les pliai et ordonnai au domestique d'en tirer un. Au théâtre dont il tirerait le nom, lui expliquai-je, il devrait aller nous chercher deux billets de parterre et les rapporter enveloppés dans un papier. En chemin, il était prié de nous commander une voiture et de lui désigner le théâtre où elle aurait à nous conduire à six heures et demie. Mon voisin me laissa faire de bon gré, et le domestique s'en alla. Lorsqu'il fut de retour, nous apportant les billets enveloppés dans un papier, nous allâmes passer dans ma chambre le reste de l'après-midi comme on a coutume d'occuper les après-midis de ce genre, c'est-à-dire à fumer un peu, à regarder, près des fenêtres, le brouillard et de temps en temps la pendule. Enfin l'obscurité se fit, parce que la saison était déjà bien avancée ; puis l'heure fixée arriva et l'on nous annonça que la voiture était là.

J'avais prévu que nous devrions tout ignorer du trajet, et je dis à mon voisin que je tenais à baisser les stores de la voiture. Il en fut d'accord, comme toujours, et nous montâmes dans le véhicule. Nous emportant dans l'obscurité, celui-ci franchit le portail, tourna quelques coins de rue, roula assez longtemps et nous déposa enfin devant le théâtre de Josefstadt. Je dis

alors à mon compagnon que nous ne regarderions à l'intérieur aucune affiche et que nous ne saurions pas d'avance quelle pièce était jouée. Il acquiesça ; nous entrâmes dans la salle, on nous ouvrit l'accès à nos places et nous nous assîmes. Nous étions tout près de la scène, ce dont nous étions redevables à la sollicitude de notre serviteur et qui nous agréa fort.

Le théâtre était déjà bien rempli ; on pourrait dire que la salle était comble, et pourtant d'autres gens encore ne cessaient d'affluer, dépliant leurs sièges, ce dont nous conclûmes que la pièce que nous allions voir était très appréciée ; mais, conformément à notre intention, nous ne posâmes aucune question et, comme nous étions des étrangers, personne ne nous adressa non plus la parole. Enfin, comme la salle était extraordinairement pleine, le signal fut donné et le spectacle commença. On entendit jouer une musique plus brève et plus insignifiante que celle qui prélude d'ordinaire aux pièces de théâtre. Puis, le silence s'étant fait, le rideau se leva. La scène montrait une pièce de belle apparence, mais vide de tout autre objet que deux pupitres à musique disposés en avant, près de la rampe. Le silence le plus profond régnait parmi les spectateurs. C'est alors qu'un jeune homme vêtu de noir apparut au fond de la scène et s'avança, menant par la main une jeune fille en robe blanche — ce n'était pas encore vraiment une jeune adulte, mais une créature à mi-chemin entre l'enfant et la toute jeune femme — ; la robe blanche lui seyait très bien, deux nattes épaisses coulaient le long de son dos, et je crus remarquer que ses sourcils étaient particulièrement clairs. Ses cheveux étaient plaqués et partagés par une simple raie. L'apparition de ce couple déclencha parmi les spectateurs un incroyable tonnerre d'applaudissements, destinés de toute évidence à l'enfant, que

le jeune homme n'avait fait qu'introduire. Parvenue au milieu de la scène, la jeune fille remercia le public en s'inclinant puis s'immobilisa, à la façon, semblait-il, de quelqu'un dont l'esprit est déjà tourné vers de tout autres pensées et pour qui les applaudissements qui l'accueillent ne sont guère autre chose qu'une diversion. Enfin le vacarme s'apaisa et l'enfant s'avança, du milieu de la scène où elle s'était arrêtée, vers la rampe. Les traits de son visage se dessinèrent alors avec plus de netteté ; je fus saisi d'un étonnement extrême et j'échangeai un rapide regard avec mon voisin : cette enfant n'était autre que l'aînée de deux sœurs qui avaient voyagé avec nous dans la diligence, celle dont la mine toujours si sérieuse nous avait tant plu. C'était celle-là même qui avait déclenché ce tonnerre d'applaudissements et que, la regardant à nouveau, nous vîmes prendre un violon sur l'un des pupitres et s'incliner encore une fois. Nous nous dîmes, mon voisin et moi : « Cette fillette, nous allons donc maintenant l'entendre jouer », et nous savions désormais, sans que nul ne nous l'eût dit, qui était là devant nous dans la vive lumière des lampes : Theresa Milanollo. — Je fus alors saisi d'un tout autre sentiment : je me demandais avec crainte si la jeune fille jouerait aussi bien que je le souhaitais et comme j'aurais tant aimé qu'elle le fît. De tout temps la virtuosité pure et simple m'avait rebuté, et ceux que l'on appelle les enfants prodiges me causaient toujours une souffrance. Quels tourments, quelles innombrables heures d'effort faut-il nécessairement d'abord pour qu'un enfant accède à telle incroyable facilité, et que cette pauvre âme studieuse devienne un instrument avec la plus grande précision qui s'insère dans un ensemble qui le dépasse. Aussi éprouvai-je de la compassion à voir cette enfant, belle et pâle, debout devant la rampe, dans

l'attente du début. Ses traits étaient immobiles, et je pensai alors que ce buste, on eût pu le sculpter dans le marbre. Je crus constater qu'elle ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle, mais ce pouvait être aussi bien un signe d'embarras que le fait d'une sensibilité artistique.

Enfin l'orchestre se mit à jouer ; je la regardai : elle était très calme, le regard de ses yeux graves fixé devant elle. Lorsque vint pour elle l'instant d'entrer dans le jeu, le violon placé d'un léger mouvement contre son épaule, un beau son soutenu s'éleva, traversant tout l'espace, traversant tous les cœurs. Je sus aussitôt que ce son ne pouvait venir que de l'âme, de même que tous ceux qui suivirent, puisqu'ils allaient ainsi droit à l'âme. J'ai bien entendu par la suite encore jouer cette jeune fille, jamais plus je ne l'ai entendue parler, jamais plus je ne l'ai rencontrée et je n'ai jamais fait sa connaissance. Je ne puis donc pas juger autrement de la profondeur de sa sensibilité, mais son jeu ne me permettait pas le moindre doute. C'est avec une surprise extrême que je découvrais, sur le visage d'une enfant encore aussi jeune, la présence déjà d'une telle qualité de sentiment. Entendant ces cordes émerger de la masse sonore, avec une aussi mâle assurance, il me semblait percevoir le discours et parfois aussi la plainte d'un cœur profond et fort. Mais le plus beau, c'était l'innocence qui régnait sur ce jeu — une innocence qui, dirais-je, n'est possible que chez les enfants, qui n'ont pas encore l'idée d'un moi quêtant les louanges mais pour qui cela seul qu'ils jouent est important. Je n'aurai donc pas de honte à reconnaître que cette enfant m'emplit d'un sentiment moral aussi beau que profond. C'est aussi pourquoi je m'abstins aussi d'applaudir quand elle eut terminé, comme le fit la foule innombrable des autres, dans

un vacarme effrayant. Je ne puis penser que ceux-là ressentent l'essentiel ; car lorsque nous avons devant nous un artiste et donc un être supérieur — car tout artiste authentique en est un, par nécessité —, quand il nous présente de son humanité la part la plus belle, la plus pure et qu'il élève la nôtre jusqu'à lui, nous devrions, me semble-t-il, lui rendre le plus humble hommage. Ces cris et ces applaudissements joyeux ne récompensent que ceux qui sont payés pour nous mettre en joie. La jeune fille abaissa son violon, s'inclina brièvement, une seule fois, et s'en fut accompagnée du même jeune homme qui l'avait introduite.

Ainsi prit fin la première partie du concert.

Après une brève pause que les gens emplirent de leurs bruyants bavardages, la seconde partie débuta. Theresa fit alors entrer en scène sa sœur cadette, la tenant par la main en quelque sorte avec le geste protecteur de l'aînée. Nous vîmes alors la plus jeune des deux enfants de la diligence, dont le regard avait été si enfantin. La fillette, sensiblement plus petite que Theresa, était elle aussi toute habillée de blanc ; en revanche, sa chevelure n'était pas tressée, tirée et partagée par une raie, mais elle avait gardé une petite tête enfantine tout entourée de boucles. Theresa accorda pour elle le violon, plus petit, qui était posé sur le second pupitre, et le lui tendit. Avant de commencer à jouer, la cadette ne présenta pas la même mine sérieuse, je serais même tenté de dire : sombre, que son aînée, qui savait combien ce qui allait se passer était profond et incertain ; elle avait l'assurance d'un enfant qui doit réciter une leçon difficile mais sait qu'il la connaît bien. Le jeu commença. La petite jouait avec une sûreté joyeuse ; Theresa l'accompagnait avec une grande discrétion, se contentant de la soutenir çà et là d'un coup d'archet plus fort.

Quand elles eurent fini, les applaudissements se déchaînèrent avec une violence assourdissante. La petite artiste s'inclina, radieuse, comme un enfant ravi d'avoir bien fait ce qu'il avait à faire. Je pensais quant à moi : cher petit être, assurément le cœur, avec ses joies et ses peines, ne s'est pas encore éveillé en toi ; pour toi, les notes sont quelque chose de très joli et dont on peut tirer de bien charmants effets ; mais tu n'as pas encore appris quelle félicité et aussi quelle mélancolie elles peuvent recéler. Sous un délire d'applaudissements, Theresa quitta la scène avec l'enfant comblée de louanges ; arrivées à mi-chemin seulement, elles se retournèrent un peu pour saluer encore une fois.

Ainsi s'acheva la seconde partie.

Pour la troisième, Theresa joua un morceau plein de gaieté mais aussi de retenue. Je dirais volontiers qu'elle déroula autour de toutes les têtes la splendide et puissante guirlande dorée de son jeu.

Puis elles jouèrent toutes deux un bref duo, sur quoi Theresa joua de nouveau seule. C'est alors que je m'avisai de la présence de mon voisin, que j'avais en vérité complètement oublié. Je ne savais s'il était amateur ou connaisseur en matière de musique, nous n'en avions, je crois bien, jamais parlé auparavant. Au demeurant, il était resté tout ce temps assis à côté de moi, silencieux, il ne m'avait pas adressé la parole, il n'avait pas bougé, tant et si bien que l'on peut comprendre comment, tout entier captivé par ce qui se passait devant nous, j'en étais arrivé à l'oublier. Je le regardai alors, avec un étonnement proche de la frayeur : de grosses larmes coulaient et roulaient sur ses joues ravinées ; il était immobile, pétrifié. Tous les gens qui nous entouraient et tous ceux qui arboraient dans les loges leurs belles toilettes avaient les yeux tournés vers la scène, et

ne le voyaient pas. J'étais quant à moi un peu inquiet, mon attention partagée. Les sons devant nous continuaient à se déployer, et la musique était empreinte de tristesse. Les larmes de mon voisin devenaient encore plus abondantes, et mon oreille tendue vers lui pouvait presque les entendre se changer en des sanglots perceptibles. J'eus peur de devoir quitter avec lui le théâtre ; le morceau achevé, en effet, d'autres yeux que les miens se portaient maintenant sur lui. Il se ressaisit pourtant. Loin de se multiplier, ses larmes se firent plus rares et ses sanglots ne devinrent pas plus forts, mais il ne regardait pas autour de lui.

Theresa joua encore quelque chose de simple et très noble ; puis il y eut encore un bref duo, et ce fut la fin du concert.

Comme le public se levait pour s'en aller et qu'une partie en restait entre les rangées de sièges et dans les allées pour applaudir encore, il me fut plus facile d'entraîner mon voisin, à qui personne ne faisait plus attention. Je fis aussi semblant de n'avoir rien vu, et comme il avait été assis plus près que moi du bout de la rangée, il marcha devant moi dans la foule. Cheminant ainsi lentement jusqu'à la porte du théâtre, nous n'échangeâmes pas une parole, mais quand nous fûmes assis dans la voiture que j'avais hélée en sortant, il prononça ces paroles : « Ah, malheureux père ! Malheureux père, hélas ! »

Ne comprenant absolument rien à ce propos, je n'y répondis pas et ne dis rien d'autre non plus pendant le trajet. Lorsque nous fûmes arrivés, comme je payais la course, il monta dans sa chambre. J'en fis autant, et je descendis un peu plus tard dans la salle pour prendre encore un léger souper. Il y avait là diverses personnes, dont quelques-unes que je connaissais parce qu'elles logeaient elles aussi à l'auberge et avaient accoutumé

de se trouver dans la salle à manger aux heures qui nous y rassemblaient. Nous parlâmes de différentes choses, et notamment des sœurs Milanollo et de leur spectacle du jour, mais de façon toute superficielle, comme c'est souvent le cas entre voyageurs qui, se retrouvant ensemble pour quelques instants, échangent volontiers quelques paroles. Mon voisin ne descendit pas pour le souper. Je restai là, assis, plus longtemps que d'habitude, en partie parce que j'étais fatigué, en partie parce que les impressions que j'avais reçues ne s'effaçaient que peu à peu.

Lorsque, quittant la salle, je traversai la cour pour gagner mon escalier en colimaçon, je levai les yeux vers les fenêtres de mon voisin ; elles étaient dans l'ombre, il avait éteint déjà sa lumière. Je gravis l'escalier, et comme j'étais obligé pour atteindre ma chambre de passer devant la sienne, je m'arrêtai involontairement un instant devant sa porte ; à l'intérieur le silence était absolu, et l'occupant devait être déjà plongé dans un profond sommeil.

Ayant ouvert puis refermé la porte de mon propre logis, allumé ma chandelle sur la petite table de nuit, ôté mes vêtements et m'étant mis au lit, j'eus enfin le temps qu'il me fallait et je pris la peine qu'il me fallait pour réfléchir au comportement de mon voisin. Il ne pouvait laisser que de me frapper beaucoup, et je ne pouvais m'empêcher d'échafauder des conjectures à son sujet. J'eusse été plutôt porté auparavant à penser que cet homme, de taille moyenne, hâve et blême, ne devait pas être très facilement ému par les sons ; il y avait en effet dans son être quelque chose de silencieux, parfois même de sec, et qui en tout cas ne tendait jamais à s'imposer mais plutôt à se mettre en retrait et à se fermer. L'appeler Paganini, ç'avait été de notre part une espièglerie provoquée par une ressemblance

extérieure des plus superficielles, plutôt que par l'idée qu'il pouvait posséder un tel art. Trois façons se présentaient à moi d'interpréter son comportement en ce jour. Ou bien il était réellement si sensible à la musique que le jeu extraordinaire des sœurs Milanollo l'eût mis hors d'état de se maîtriser et lui eût arraché les larmes que l'on avait pu voir. Mais il était alors inexplicable que je ne m'en fusse pas avisé plus tôt ; en effet, de telles sensibilités hors du commun se manifestent le plus souvent très vite, soit dans le discours qu'elles orientent volontiers vers leur objet, soit quand la moindre occasion évoque celui-ci et révèle leur réceptivité. Ou bien il se pouvait que mon voisin relevât d'un second cas : celui des êtres qui, sans le savoir, renferment en eux-mêmes une sensibilité profonde mais qu'il est très difficile d'éveiller et qui, une fois éveillée, ne s'en épanche qu'avec plus de force et plus longuement. Souvent de tels êtres laissent défiler devant eux pendant des années les sons, les couleurs et d'autres choses encore, sans en être affectés, comme l'eau passe sur un rocher ; et puis quelque événement fortuit s'empare de ce qu'ils portent en eux d'inconnu, au point qu'ils sont tout à fait incapables de rester maîtres de cette puissance qui les submerge et ne peuvent empêcher que leur désarroi n'apparaisse aux yeux de tous. De tels êtres sont beaucoup plus fortement ébranlés par leurs sentiments que ceux qui ressentent l'approche des leurs et gardent prêtes mille petites armes pour s'en défendre. Mais à l'encontre de cette deuxième hypothèse va la singulière exclamation de mon voisin dans la voiture : « Malheureux père, malheureux père ! » Cette exclamation ne concorde pas avec l'émotion forte mais pure et simple que provoque le beau spectacle d'un art exceptionnel. Reste donc la troisième hypothèse : que dans la vie de cet

homme qui dort à présent, solitaire, dans la chambre voisine, il puisse y avoir quelques circonstances ignorées de nature à provoquer, en relation avec cette musique, une émotion si puissante qu'il l'ait emportée avec lui, cachée de tous, et n'ait plus même pu s'accorder les quelques bouchées qu'il prenait d'ordinaire pour son souper.

Je conclus en conséquence de ne rien lui laisser paraître à ce sujet et de ne pas l'évoquer à moins qu'il n'en dît lui-même quelque chose.

Avant de m'endormir, je repensai aussi à cette Theresa qui m'était devenue si chère. Il n'y a donc pas chez elle, comme je l'avais craint d'abord, une simple virtuosité hors du commun ; ce qu'elle joue, elle le comprend, elle l'éprouve, elle le crée. Mais de ce fait même aussi mon âme était pénétrée de compassion pour elle, et d'une compassion d'autant plus profonde encore. Si elle est très souvent en proie à des sentiments aussi brûlants, sa vie même en sera accablée et son avenir menacé. En pareil cas il en va toujours ainsi, et quand ces créations que tire de lui-même un cœur encore jeune, tendre et démuní atteignent une telle puissance, il ne peut que se flétrir comme sous le souffle d'un simoun. Mais, pensais-je ensuite, elle sera sans doute assez forte et assez libre pour pouvoir supporter la sensibilité de son art, pour voir aussi les autres aspects du monde et marcher dans la vie en y portant le regard de la santé. Ou bien peut-être est-elle, de par la répétition qui la familiarise avec les effets produits, moins atteinte que nous, qui sommes frappés avec soudaineté par ce qui pour nous est neuf. Mais, d'autre part, l'artiste seul peut sonder les profondeurs délicates de l'œuvre où il se plonge et à laquelle il lui faut abandonner son âme, alors que nous ne sommes atteints, nous,

que d'une façon très générale, et que c'est ce sentiment général que nous emportons avec nous.

Qui peut savoir cela, qui peut sonder ce mystère ?

Tandis que je pensais ainsi, le sommeil dont j'avais tant besoin ce jour-là s'était appesanti peu à peu sur moi. J'éteignis ma lumière, et en peu d'instants ces deux univers eurent disparu, le monde extérieur et celui de mes pensées.

Lorsque, réveillé le lendemain matin bien plus tard que d'habitude pour m'être aussi tardivement endormi, et m'étant habillé, je fus descendu dans la salle à manger, non sans avoir vu en passant un cadenas accroché à la porte de mon voisin, je m'enquis de celui-ci, on me répondit qu'il était sorti de très bonne heure sans faire savoir quand il reviendrait. Je m'en fus alors moi aussi vaquer à mes affaires et ne revins pas avant l'heure habituelle du repas. En entrant dans la salle je le vis assis déjà à notre table, et je m'y assis également. Il y avait là encore plusieurs autres personnes qui avaient accoutumé de venir à la même heure ; mon voisin ne fit aucune mention du jour précédent. Lorsqu'après le repas nous nous retrouvâmes seuls dans nos chambres pendant quelques minutes, ce qui arrivait fréquemment, il ne dit rien non plus, et suivant mon propos je gardai moi aussi le silence.

Après cet événement je retournai assez souvent écouter les sœurs Milanollo, mais je n'ai jamais invité mon voisin à m'accompagner ; au demeurant, il ne m'a pas une seule fois, à l'époque, demandé où j'étais allé. Il ne fut plus question entre nous de ces deux jeunes filles.

Il menait toujours la même vie simple et retirée ; il était prévenant et serviable, bien que taciturne et tout plongé dans ses pensées. Je regrettais par délicatesse de l'avoir appelé un

jour Paganini tout simplement à cause de son habit noir et de sa mine pâle. Ayant appris par la suite à le mieux connaître, je pus constater combien peu il le méritait, et je pris la ferme résolution de ne plus jamais donner à la légère un sobriquet à personne.

Cependant notre séjour à l'auberge se poursuivait. Mon voisin s'occupait jour après jour de ses affaires, inlassablement et, me semblait-il, avec toujours plus d'ardeur. Ma requête allait elle aussi son train, encore que bien lentement ; j'avais accompli toutes les démarches requises, je les avais répétées, et il ne me restait plus désormais rien d'autre à faire qu'attendre tranquillement le résultat. Je pouvais tout juste encore m'informer de temps en temps du stade où en était le cours des choses.

Entre-temps, les sœurs Milanollo s'en étaient allées. La presse quotidienne dont elles remplissaient naguère les colonnes avait peu à peu cessé de parler d'elles, les conversations qu'elles défrayaient avaient pris fin, c'est-à-dire qu'elles portaient à présent sur d'autres sujets. Seul un poème attardé rappelait parfois encore l'attention, ça et là, dans quelque recoin d'une revue, et il arrivait aussi que leur nom fût évoqué quand il était question de musique dans une conversation entre bons amis. Chaque fois que s'en offrait l'occasion, je n'ai pas manqué d'exprimer sans réserve la profondeur du sentiment que m'avait inspiré leur jeu ; je préférais seulement l'éviter lorsque mon voisin était présent, afin de ne pas raviver en lui le souvenir de cette soirée. Vint enfin le temps où, malgré tous les hommages qui leur avaient été rendus, les conversations ne portèrent plus sur elles en particulier mais seulement quand d'aventure l'occasion s'en présentait. Pour que dans une très grande ville tout

le monde s'entretienne d'un même événement, il faut que celui-ci soit très récent et qu'il ait fait sensation. Or dans de telles villes il se passe toujours quelque chose, et parfois de nature à faire quelque peu sensation. C'est pourquoi les conversations sont au jour le jour si changeantes. Combien de temps ce couple d'enfants a bien pu survivre dans la mémoire de ceux qui l'avaient aimé et admiré, je ne saurais en décider, et ce point n'entre pas dans les limites du présent récit.

Nous étions toujours à Vienne, mon voisin et moi. Un peu plus tard il tomba même malade, et l'appréhension aussi grande que singulière qu'il manifestait à l'encontre de toute hospitalisation fit qu'il resta couché dans sa chambre, à côté de la mienne, sans autres visites que celles d'un médecin et d'une garde-malade. J'allais donc souvent le voir, quand mon temps me le permettait, je m'entretenais avec lui, je lui rapportais les événements du jour, ce qui s'était dit autour de la table d'hôte, qui s'en était allé et qui venait d'arriver ; parfois aussi je lui donnais ses remèdes, j'ajustais ses oreillers, et je pus constater à cette occasion, quand il étendait le bras pour saisir quelque chose ou quand ses genoux repliés sous la couverture formaient une pyramide très pointue, combien cet homme était d'une maigreur effrayante. Il restait couché là tout le jour, sans bouger, personne ne venait le voir, et l'on ignorait s'il avait des proches, car on ne le voyait jamais recevoir ni écrire des lettres.

Enfin il se rétablit peu à peu et sortit à nouveau dans son habit noir, comme il l'avait fait avant sa maladie, à ceci près que l'on voyait sur lui les traces du mal dont il avait triomphé.

Son départ, me dit-il, était désormais proche. Il devait avoir perdu son procès, car sa mine était encore plus sombre et plus triste qu'avant.

Un jour il vint me voir après le repas de midi et m'annonça qu'il allait partir le soir même par la diligence de six heures. Il me demanda en conséquence s'il pourrait me rencontrer brièvement peu avant ce moment pour prendre congé de moi. Je lui répondis que je resterais tout l'après-midi sur place et que je l'accompagnerais même, s'il le voulait bien, jusqu'à la diligence. Il accepta volontiers et s'en retourna dans sa chambre. Des sœurs Milanollo, il n'avait jusqu'à cet instant pas dit un seul mot.

Durant l'après-midi je l'entendis beaucoup aller et venir ; il faisait assurément ses bagages, et les faisait lui-même, car il n'avait jamais eu de serviteur. Peu avant quatre heures, comme je regardais par ma fenêtre, je vis un porteur descendre l'escalier en colimaçon et traverser la cour avec une malle de cuir et deux sacs, que je reconnus pour être les siens. À partir de cet instant le silence régna dans la chambre voisine de la mienne.

Un bon moment après cinq heures, je le rejoignis et lui demandai quand il pensait quitter les lieux ; j'étais prêt à l'accompagner.

« Je m'en vais à l'instant, répondit-il, et si vous en avez le temps et voulez en prendre la peine, je serai très content que vous m'accompagniez jusqu'à la voiture. »

Sur ces mots, il prit encore divers objets et en jeta d'autres dont il n'avait plus l'usage.

« Je suis encore votre débiteur », dit-il alors en prenant sur la table quelque chose qu'il avait enveloppé dans un papier et qu'il me tendit.

« De quoi donc ? » lui demandai-je.

« J'ai oublié sur le moment de vous payer ma place et ma part de la course, quand nous sommes allés au théâtre de Josefstadt », répondit-il.

« Est-ce tout ? dis-je, mais c'est si peu de chose que vous eussiez pu sans dommage l'oublier tout à fait. »

« Il faut pourtant que ce soit en ordre », répondit -il.

Je mis le papier dans ma poche, sans en examiner le contenu et sans insister.

Cependant il avait terminé ses préparatifs et dit : « Voulez-vous ? »

Comme je me disposais à sortir, il ouvrit encore hâtivement le tiroir de la table pour s'assurer qu'il n'y avait rien oublié, et nous passâmes la porte. Chose singulière : bien que je n'eusse jamais noué une relation vraiment étroite avec cet homme, il m'en coûtait à présent de le voir partir et, quand nous eûmes quitté sa chambre, laisser la clé dans la serrure, alors que, passant devant sa porte en son absence, j'y avais toujours vu un beau gros cadenas. Lorsque nous fûmes arrivés dans la cour, y voyant la servante chargée du ménage, il l'informa de son départ ; la clé était sur la porte, elle pouvait disposer de la chambre.

Nous passâmes alors le portail. Dans la rue, il me dit : « Je vous remercie encore une fois de tout cœur pour la bonté et l'attention que vous m'avez témoignées pendant ma maladie. Vous êtes un homme bon et serviable ; peut-être nous rencontrerons-nous encore quelque part en ce monde. »

« Où donc habitez-vous ? » lui demandai-je.

« J'ai vécu jusqu'à présent à Merano, répondit-il ; où je vivrai désormais, je ne le sais pas encore. Mais si vous allez un jour à Merano, vous n'aurez qu'à vous enquérir de moi et l'on saura bien vous dire où je suis. Ou, si vous me communiquez votre adresse, je pourrai aussi vous écrire une lettre pour vous en informer. S'il vous arrive alors de passer non loin de là,

venez me rendre visite. J'aurai beaucoup de joie à vous revoir. »

« J'en aurai assurément tout autant », répondis-je.

Sur ces mots, je pris dans mon portefeuille une carte de visite, la retournai, écrivis bien lisiblement au crayon mon adresse, et dis : « À cet endroit, une lettre de vous m'atteindra à tout moment de l'année. »

Il prit la carte et serra parmi ses tablettes.

Nous marchâmes ensuite en silence l'un à côté de l'autre, soit que nous n'eussions vraiment plus rien à nous dire, soit que nous fussions tendus. Enfin, comme pour meubler le peu de chemin qu'il nous restait à faire jusqu'au relais de la poste, il me posa cette question : « Êtes-vous jamais allé déjà en Italie ? »

« Il y a bien des années, assurément, que j'ai le plus vif désir de voir ce pays si singulier, répondis-je, mais mes moyens ne m'ont jusqu'à présent jamais permis de réaliser ce rêve. Je n'y renonce pourtant pas, et s'il vient un temps où j'aurai la possibilité de faire un grand voyage, le pays où je le ferai, ce sera l'Italie. »

« Faites-le donc, dit-il, pour sûr vous ne le regretterez pas. »

Tout en échangeant ces paroles, nous étions arrivés au relais et nous passâmes le grand portail. La diligence pour Innsbruck était déjà attelée.

« Maintenant, donc, adieu, dit-il ; je vous remercie de m'avoir accompagné, et une fois encore pour tout ce que vous avez fait d'autre pour moi ; saluez bien nos commensaux de ma part. »

« Adieu, répondis-je, et faites bon voyage. »

C'est ainsi que nous prîmes congé. Il s'approcha de la voiture

et jeta un regard à travers toutes les fenêtres ; mais comme il était arrivé assez tard, il y avait déjà dans la voiture toutes sortes de voyageurs : des gros et des maigres, de porteurs de moustache et des porteurs de favoris, des hommes à pipe et des hommes à lunettes ; il ne restait plus, dans le compartiment à l'arrière de la voiture, qu'une petite place à côté d'une femme tout entourée de sacs de voyage ; son manteau, qu'il avait envoyé à l'avance, étant tombé à terre entre les roues, il le ramassa et le mit sur ses épaules ; sur le toit du véhicule, on avait fini d'arrimer les bagages, on embarqua tant bien que mal le vieil homme, et ce fut le départ.

Je restai encore un instant dehors, devant le relais, et suivis des yeux la voiture aussi longtemps que je pus la voir, mais elle disparut bientôt au premier coin de rue.

Sur quoi j'allai me joindre à une société de jeunes gens dont j'avais fait la connaissance, qui se réunissaient chaque semaine à jour fixe et m'y avaient invité. C'était précisément leur jour ; nous passâmes un assez long moment ensemble, à parler des choses les plus diverses de ce monde.

Le jour suivant, je me levai et repris le cours de mes affaires.

C'est incroyable, mais c'est ainsi : ce vieil homme qui s'en était allé, il me manquait beaucoup. Comme voisin de table, j'avais maintenant un négociant en fruits qui ne cessait de faire claquer ses doigts quand il descendait l'escalier en colimaçon. Il était en outre si gros que l'on ne pouvait pas l'y croiser et que l'on était obligé de s'arrêter dans un corridor ou sous une porte pour le laisser passer.

Je fus retenu assez longtemps encore à Vienne. Enfin la décision tomba dans l'affaire de ma requête — contraire à mon souhait. Le négociant en fruits n'était resté que peu de temps

et j'avais bien eu successivement une quinzaine de voisins de chambre ; ayant désormais en main la réponse que j'avais si longuement attendue avec impatience, je fis mes bagages et quittai la ville à mon tour.

3. Journal de voyage

Vous savez tous, mes chers amis, à quel point j'ai toujours été un enfant du hasard. Tout d'abord, mon éducation fut déjà le fruit d'un hasard ; en effet, après la mort de mon excellente mère, qui pensait que l'on devait avant tout former le cœur et l'âme à la plus grande perfection morale possible, la charge en revint à mon père, à qui ses nombreuses affaires n'avaient pas toujours permis de s'occuper de moi mais qui avait dans l'ensemble pleinement approuvé le dessein de ma mère. Sur la base ainsi posée du sentiment, il voulut alors édifier une formation scientifique, mais il mourut lui aussi dès la première année. Après lui ce fut mon oncle, son frère, qui se chargea de mon éducation. Il rejeta, lui, tout ce qui, disait-il, n'avait pas d'utilité pratique. Or de ce qu'il entendait par « pratique », il décidait lui-même. Je devais désormais travailler sans cesse, c'est-à-dire, selon ses propres termes, produire quelque chose. Mais ce que je produisais ainsi, il fallait que ce fût visible et tangible, quelque chose d'utile pour l'État et